

— LA —

SEMAINE RELIGIEUSE

— DE MONTREAL —

SOMMAIRE

I Ordo des fidèles. — II Solennités de titulaires. — III Prières des Quarante-Heures. — IV Correspondance romaine. — V Aux prières. — VI Chez les Iroquois. — VII Retraite sacerdotale mensuelle. — VIII Sa Grandeur Mgr Blanche. — IX Le Volksverein allemand.

ORDO DES FIDÈLES

Dimanche, le 15 octobre

Fête de la Pureté de Marie, *double majeur* ; mém. de Ste Thérèse et du 18e dim. ; préf. de la Ste Vierge ; dernier Ev. du dim. — Aux II vêpres, mém. de Ste Thérèse et du dim.

SOLENNITÉS DE TITULAIRES

Dimanche, le 22 octobre

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Solennité des titulaires de Saint-Luc et de Saint-Viateur, (Outremont).

DIOCÈSE D'OTTAWA. — Solennité des titulaires de Saint-Luc (Curran) et de Saint-Viateur (South Indian).

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES. — Solennité des titulaires de Saint-Luc (Vincennes) et de Sainte-Ursule.

DIOCÈSE DE SHERBROOKE. — Solennité du titulaire de Sainte-Hedwige (Clifton).

DIOCÈSE DE PEMBROKE. — Solennité du titulaire de Saint-Pierre d'Alcantara (Thorn).

DIOCÈSE DE JOLIETTE. — Solennité du titulaire de Sainte-Marie-Salomé.

Prières des Quarante-Heures

MERCREDI 11 Octobre : Couvent de Saint-André.

VENDREDI 13 " Pointe-Claire.

DIMANCHE 15 " Saint-Enfant-Jésus de Montréal.

CORRESPONDANCE ROMAINE

Rome, le 20 septembre 1905.

TOUT le monde sait ce qu'on appelle le miracle de saint Janvier, à Naples. Ce saint, qui était évêque de Bénévent, fut martyrisé pour la foi, à Pouzzoles, le 19 septembre 305, près de la Solfatare ; et vers l'an 400, le premier dimanche de mai, son corps fut transporté en grande pompe à Naples. Le saint corps alla ensuite à Bénévent, siège de saint Janvier ; et, après plusieurs pérégrinations, Ferdinand, roi de Naples, obtint d'Alexandre VI qu'il revint à Naples. Il y fut solennellement transféré le 13 janvier 1497.

— Ce qu'on appelle miracle de saint Janvier est l'ébullition de son sang à certaines dates déterminées, quand on met l'ampoule pleine de sang coagulé en face de sa tête enfermée dans un reliquaire de vermeil. Ce fait se produit ordinairement au jour du martyre du saint, 19 septembre, et au premier dimanche de mai, anniversaire de sa translation de Pouzzoles à Naples. Il se continue ordinairement pendant l'octave. Enfin, c'est à noter, il a aussi lieu dans quelques autres circonstances extraordinaires.

— Si le miracle est fort connu, il faut avouer qu'il a été beaucoup discuté au XIXe siècle ; que nombre de savants sont partis en guerre contre lui, et ont amassé arguments sur arguments pour prouver que c'est simplement une supercherie.

— D'abord, disent-ils, on ne sait historiquement pas quand et comment ce sang de saint Janvier aurait été mis dans les deux ampoules, c'est une première lacune historique grave qui permet toutes les suppositions. Ensuite on sait combien les Napolitains sont enclins à croire au merveilleux, et attribuent à leurs saints protecteurs des faits qui n'ont jamais existé, et qu'ils essayent de continuer pour perpétuer la tradition. Mais non contents de ces données générales qui forment bien un procès de tendances sans donner le commencement d'une preuve, ils déclarent que la science fait maintenant de ces mélanges chimiques qui, solides à une température donnée, se ramollissent et deviennent liquides à une autre. Ils prônent, par exemple, un mélange de suif, de laque carminée et

d'éther, mélange qui aurait la propriété de se dissoudre par l'application de la simple chaleur de la main. La recette peut être excellente mais ne saurait être appliquée au cas en question, vu que l'éther n'a été connu qu'au commencement du XVIIIe siècle, et que le phénomène s'est produit au moins dès le XVe, si nous en croyons les historiens.

— Mais quand les savants attaquent ce miracle au nom de la science, ils ont bien soin de se mettre dans des conditions spéciales et toutes différentes de celles du fait lui-même.

Par exemple, l'ampoule qui contient le sang est enfermée dans une seconde custode de cristal ; et quand vous appliquez les mains à la première paroi, il est presque impossible, à cause de l'athermanité du verre, que la chaleur puisse se communiquer au mélange qui est dans l'ampoule. La flamme d'une bougie pourrait y arriver, mais essayez un peu de chauffer un liquide de cette façon ? De plus, ce qui déroute dans ce phénomène, c'est qu'il ne semble soumis à aucune loi. Si c'était un mélange chimique de composition déterminée et agissant suivant ses lois naturelles, il devrait se liquéfier dès que sa température critique serait atteinte. Or à Naples, rien de pareil ; quand on met les tables du temps de la liquéfaction en regard de celle de la température ambiante, on ne peut découvrir aucun accord ; et ces chiffres ne permettent pas d'arriver, même de loin, à une concordance quelque minime qu'elle soit. La liquéfaction est donc indépendante de la température ambiante. Elle l'est aussi de la durée de l'exposition. Quelquefois la liquéfaction met seulement quelques minutes à se produire, d'autres fois elle demande des heures et des heures.

Cette liquéfaction elle-même, on n'a jamais su ni pourquoi, ni comment, est plus ou moins complète. Cette incertitude sur les conditions du phénomène, sur son intensité, son indépendance absolue des conditions de la température, montre que nous ne sommes point en présence d'un fait qui tombe sous les lois de la nature ; et cette absence de conformité absolue avec ce que nous appelons des lois, nous prouverait que nous avons franchi le seuil des connaissances naturelles.

— Pour couper la tête au taureau, il y aurait une chose bien simple à faire ; ce serait de prendre du liquide de l'ampoule, et de

l'analyser chimiquement. On verrait alors si c'est du sang ou un composé quelconque. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait ? La raison en est simple : c'est que personne à Naples ne mettait en doute le miracle et qu'il n'y eut dans l'ampoule du sang du martyr. Dans ces conditions, en l'absence de tout doute, un examen chimique était superflu. Il y a seulement 80 ans que l'on a voulu commencer à douter ; et une nouvelle d'Alexandre Dumas, dans ses *Souvenirs et Impressions de voyage en Italie*, inventant une histoire du général Championnet, a fait plus contre le miracle que tous les historiens. A partir de ce moment, il a été de bon ton de nier le miracle dû à une rouerie napolitaine que sut démasquer au commencement du siècle le général Championnet. Sur dix personnes qui vous parleront de ce fait, neuf auront puisé leur croyance dans l'œuvre du romancier.

— Il y aurait donc lieu d'examiner ce miracle au point de vue scientifique, tout en respectant la relique elle-même. Or, précisément, la science nous donne le moyen de constater ce que renferme l'ampoule. Quand on examine au spectroscope une lame mince du sang humain, on voit des bandes sombres plus ou moins intenses suivant l'épaisseur de la couche traversée. Elles sont caractéristiques du sang, et manquent dans tout autre liquide qui aurait la prétention de l'imiter. Or, le 17 septembre 1902, l'abbé Sperindao, assisté du professeur Januario, a fait cette expérience derrière le maître-autel de la basilique. Le sang était alors liquide, et on pouvait en inclinant l'ampoule en obtenir une lame de liquide assez mince. Tous les assistants ont constaté les raies caractéristiques du sang, grâce aux expériences témoins faites avant et après sur du sang humain. On aurait dû photographier le spectre ; et le document aurait gardé ainsi sa trace indiscutable. Mais ce qui n'est point fait pourra se faire plus tard.

— L'ampoule renferme donc du sang humain. Mais elle offre un second phénomène plus curieux et moins connu. L'ampoule n'est pas toujours également pleine ; ainsi le mois de mai est le moment où elle est quelquefois si remplie qu'on a peine à faire voir le liquide couler le long des parois ; en septembre, au contraire, le volume n'est guère que des deux tiers de ce qu'il était en mai. Comment expliquer ce fait ? Ce n'est point la dilatation du liquide, ce

n'est point non plus une illusion d'optique ; car en pesant avec soin le reliquaire aux deux époques, on a constaté une différence de poids de 27 grammes — qui correspondent à 24 ou 25 centimètres cubes de sang, ce qui s'accorde parfaitement avec le vide que l'on constate dans l'ampoule en septembre.

— De l'ensemble de ce qui vient d'être dit, aucune explication naturelle ne peut encore donner raison de la liquéfaction du miracle de saint Janvier *dans les conditions où il se produit* ; c'est de plus du sang, qui augmente de volume et de poids à époques variables, bien qu'il soit hermétiquement enfermé dans une ampoule scellée.

— Ce n'est donc pas aux savants, mais à saint Janvier, qu'il faudrait en demander l'explication.

— Le traditionnel miracle de saint Janvier s'est accompli le 19, en présence du duc et de la duchesse d'Aoste, suivant le cérémonial accoutumé. Le peuple napolitain attachait une grande importance au renouvellement de ce prodige ; et s'il avait manqué, ou s'il s'était produit dans des conditions incomplètes, comme cela est arrivé quelquefois, le peuple en aurait tiré les plus fâcheux pronostics pour la sûreté de la ville et de toute la région. Car les tremblements de terre de la Calabre n'ont pas encore cessé. Chaque jour on ressent de nouvelles secousses heureusement légères ; mais rien ne peut garantir que celle qui va suivre n'occasionnera pas de nouveaux désastres.

— Le miracle s'est accompli après une heure et quarante minutes de supplications. Celles-ci commencent par le *Credo* ; puis viennent l'hymne *Deus tuorum militum* et des litanies que le chapelain récite avec les personnes que l'on appelle *zelatrici di San Gennaro*, et que dans le peuple on nomme les parentes de saint Janvier. Après le chant des premières litanies, comme le miracle ne se produisait pas, on les recommença ; et le miracle tardant à se faire, les zélatrices, suivant leur tradition, commencèrent à les remplacer par leurs oburgations personnelles, très énergiques certainement, mais fort peu respectueuses de la mémoire du saint et de la vénération qui lui est due. Enfin, à 9.40 heures, le sang se liquéfia dans l'ampoule. Les salves d'artillerie l'annonçaient à toute la ville ; et la vie, qui semblait comme suspendue dans l'attente de cet événement, reprenait son cours.

— La mort d'Eugène Vuillot est une grande perte pour le journalisme catholique. On lui a reproché la conduite de l'*Univers* dans ces dernières années ; et, humainement parlant, on ne pouvait comprendre comment Eugène Vuillot s'était ainsi écarté des traditions fraternelles. On voulait y voir une évolution inspirée par l'intérêt de son journal qui cherchait dans les nouveaux courants les abonnés qu'il perdait. Je ne crois pas qu'il en soit ainsi, et le changement d'Eugène Vuillot a d'autres motifs. Il a été uniquement un acte de soumission à Léon XIII qui, inaugurant une nouvelle politique, voulait en avoir un organe. Il choisit l'*Univers* ; et Eugène Vuillot, sacrifiant ses convictions personnelles, ses traditions de famille, tout ce qui avait été jusque-là sa raison d'être, se lança par obéissance dans le nouveau courant que l'on ouvrait devant lui. Je ne crois pas qu'il y ait de sacrifices plus grands sur la terre, car il n'a point été l'œuvre d'un jour, il a duré des années. Eugène Vuillot a tout supporté sans jamais découvrir le Souverain-Pontife ; et si les hommes n'ont point été capables de reconnaître et de louer ce sacrifice fait au pape Léon XIII, Dieu, qui sait à qui obéissait Eugène Vuillot, en a mesuré l'étendue et la continuité et l'en récompensera d'autant plus dans le ciel qu'il a moins trouvé sur la terre le prix de son évolution.

— Cette mort nous invite à jeter un coup d'œil sur la presse catholique romaine. Hélas, sa situation n'est point brillante. L'*Osservatore romano*, journal officieux du Vatican, ne vit que par la subvention que lui donne le Souverain-Pontife. Son nombre d'abonnés est tellement restreint qu'il ne pourrait aucunement se suffire. Ajoutons que sa qualité de journal nettement officieux nuit à l'intérêt qu'il peut présenter ; et si on y trouve de première main les communiqués au Vatican, ce n'est point dans ses colonnes qu'on aura chance d'y rencontrer ce qui fait la vie d'un journal. Il n'a que les dépêches de la *Stefani*, est en retard de 24 heures pour le reportage local, et se tait sur un grand nombre de sujets qu'on aimerait cependant à connaître.

— Le second journal catholique est le *Giornale de Roma*. Il est mieux fait, paraît plus moderne, a des articles littéraires, en un mot marque un progrès réel. Mais il coûte 12 francs par an, ce qui ne fait pas un gros bénéfice puisqu'il ne se paye pas un sou par jour. Dans

es conditions il était facile de prévoir que l'entreprise était plutôt difficile, et le résultat a correspondu aux prévisions. Au commencement du mois de septembre, je l'ai déjà dit, il a été mis en faillite avec un passif de 100,000 francs. Un des plus gros financiers continue encore le journal, mais il est à croire qu'il se lassera bientôt à son tour et que le *Giornale di Roma* aura vécu.

— Le troisième journal catholique de Rome est le *Vera Roma*, qui d'hebdomadaire s'est faite quotidienne à l'occasion de la cessation de la *Voce della Verità*. J'ai vu plusieurs fois des journaux hebdomadaires devenir quotidiens, je n'en ai pas encore vu réussir ; et je crains bien que la *Vera Roma* ne subisse le même sort. Elle a fait de nouveaux appels de fonds qui n'ont pas été entendus, et ses numéros en gardent les douloureuses traces. Enfin elle a trouvé un prélat, Mgr Bertholotti, qui a sacrifié pour elle une somme de 20,000 francs, mais le sacrifice se renouvellera-t-il ? La *Vera Roma* est un journal populaire qu'il ne mâche pas ses mots et appelle

“ Un rat un rat, et Rollet un fripon ”.

Ayant eu de nombreux procès, elle s'en est tiré avec honneur, bien que la franc-maçonnerie, ne pouvant la supporter, avait mobilisé contre elle le ban et l'arrière-ban de ses séides. Elle n'a pas pu triompher ; et il est triste de penser que l'indifférence des catholiques pourra faire ce que les forces coalisées de la franc-maçonnerie n'ont pas réalisé.

— Espérons cependant qu'il n'en sera point ainsi et que Rome, qui nous donne la vérité par le canal infallible du Souverain-Pontife, aura toujours des organes qui répandront abondamment et tous les jours cette même vérité aux extrémités de la terre.

DON ALESSANDRO.

AUX PRIERES

Sœur Marie-Maurille, née Albertine Latreille, professe coadjutrice, des Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie, décédée à Hochelaga.

Mme Isidore Hurteau, née Françoise Lamarre, décédée à Longueuil.

CHEZ LES IROQUOIS

Ya-t-il quelque chose de plus beau qu'une belle journée de septembre sous le ciel canadien ? Le soleil qui continue de briller a cessé de brûler. Le vent qui souffle garde comme un parfum un peu rafraîchi des chaleurs embaumées de l'été. Le ciel est pur, l'atmosphère est sereine, les feuilles tourbillonnent ou jonchent les chemins — les belles feuilles aux couleurs variées comme celles d'un arc-en-ciel ! L'on se rencontre et la même exclamation jaillit : Qu'il fait bon et qu'il fait beau !

* * *

Il faisait bien beau hier à Caughnawaga, et c'était grande fête chez les Iroquois. Mgr l'archevêque de Montréal bénissait solennellement, au milieu d'un nombreux concours du clergé et du peuple, l'hôpital du Sacré-Cœur, qui sera désormais l'*Hôtel-Dieu* de nos frères de la mission de Caughnawaga.

Ces deux mille Indiens, derniers restes des anciennes tribus iroquoises, sont, on le sait, l'objet d'attentions bien spéciales. L'Etat les gâte un peu et l'Eglise ne leur ménage pas non plus ses faveurs. Ils avaient déjà leur chapelle, leur presbytère, leurs écoles. Ils auront maintenant leur hôpital bien à eux.

De charitables dames, qui déjà, dans quelques endroits de l'Amérique, s'étaient vouées à des œuvres de bien en faveur de la nation indienne, se sont offertes spontanément pour l'œuvre de cet hôpital.

A leur tête se trouve madame Perronneau, personne de distinction. Elles sont ainsi trois ou quatre, auxquelles se sont adjointes des gardes-malades expérimentées, dont l'une, Mlle Dalpey, est gradué de l'hôpital Notre-Dame.

Ces dames n'ont demandé rien autre chose que la permission de faire le bien. D'où leur viennent les capitaux qu'elles ont placés là ? C'est le secret de Dieu et le leur.

Les Indiens, gardiens jaloux de leurs droits, ont accepté volontiers de laisser ces dames loger chez eux. Le gouvernement a accordé l'autorisation sollicitée. La maison de la famille de Lorimier a été achetée, réparée, meublée.

Et hier, sur les bords du Saint Laurent, en face là-bas des riches habitations de Lachine, l'ancienne maison de pierre, à deux étages et à double galerie, rajeunie et toute pimpante de soleil et de vie, claquait ses drapeaux à la brise comme pour mieux sourire à la bénédiction de l'Eglise et de son pontife.

* * *

La cérémonie fut grandiose. Le cachet d'originalité qu'elle empruntait aux usages de la localité contribuait pour beaucoup sans doute à son éclat ; mais il faut dire en plus que le Bon Dieu avait fait la journée bien belle.

De l'antique église au nouvel hôpital, la procession était curieuse à voir et..... à entendre.

L'évêque, revêtu de la chape et coiffé de la mitre, était précédé d'un nombreux clergé : une quarantaine de prêtres et de religieux, au moins.

La foule précédait ou suivait dans un ordre assez bizarre. Une fanfare lançait aux échos du grand fleuve ses meilleures harmonies. Puis le chœur des sauvages et des sauvagesses chantait des cantiques en iroquois !

Les petits sauvages, échappés à leur surveillant, couraient au-devant de nous et nous regardaient de toute la force de leurs petits yeux clairs, brillants et si fins !

Beaucoup d'étrangers à la tribu nous accompagnaient, visiblement intéressés.

* * *

Devant l'hôpital, que Monseigneur allait bénir et placer sous le vocable du Sacré-Cœur, on fit halte et l'on se groupa au petit bonheur. Il passait 3 heures. Le soleil commençait à descendre vers l'horizon et la brise se faisait encore plus douce.

Au milieu des chants, des psaumes et des hymnes — en latin et en iroquois — Mgr l'archevêque fait le tour de la maison, il passe dans toutes les pièces, il bénit partout. Sa Grandeur est assistée de M. le chanoine Savaria et du Père Filiatreault, S. J.

Monseigneur revient sur le pas de la grande porte d'entrée et termine les oraisons.

* * *

Alors, le Père A. Melançon, curé-gardien de la mission dite de Saint-François-Xavier de Caughnawaga, prend la parole et, en quelques phrases où l'on sent qu'il met tout son cœur, il remercie Mgr l'archevêque au nom des autorités civiles de la mission, au nom des Jésuites, au nom de tous, du nouveau bienfait que Sa Grandeur a procuré aux Indiens en assurant par son influence le succès de l'œuvre de l'hôpital du Sacré-Cœur.

Le Rév. Père rappelle le zèle des Père Marcoux, des Père Antoine, des Père Burtin et plus récemment du cher curé Forbes.

Ces hommes de Dieu ont été la providence des descendants de la fière nation iroquoise !

Le nom de Mgr Bruchési, s'écrie le Rév. Père Melançon, sera en bénédiction chez les Indiens de la mission.

Le 29 septembre restera une date dans l'histoire de la tribu, déjà si riche en souvenirs. Sous la garde du Sacré-Cœur de Jésus, sous la protection de saint Michel archange, dont c'est aujourd'hui la fête, et aussi, sous la bénédiction du souvenir touchant du proto-martyr canadien, René Goupil, tué en haine de la foi un 29 septembre, le nouvel hôpital, aux mains habiles de nos distinguées et dévouées directrices, sera une institution aussi prospère que chrétienne.

* * *

Mgr Bruchési, à son tour, prend la parole. Sa Grandeur regrette de ne pouvoir pas parler elle-même la langue iroquoise pour exprimer ses bons sentiments à ses enfants indiens ;

m
pe
fu
et
po
In
ce
l
d'o
au
l
C
et l
c'es
S
Sac
L'h
frui
en p
Et
La
étai
de...
la n
plus
rine
tant c
Et
Ter
frères
Et
matic
dieux

mais elle a près d'elle un interprète qui saura traduire sa pensée.

Et, en effet, M. l'abbé Forbes, curé de Sainte-Anne, qui fut quinze ans le *missionnaire* des Indiens de Caughnawaga — et à qui, comme le dira tout à l'heure Monseigneur, le zèle pour les âmes iroquoises a permis d'apprendre la langue des Indiens comme celle même de sa mère — exprime en iroquois ce que l'archevêque vient de dire.

Monseigneur estime que c'est plutôt à lui qu'il convient d'offrir des remerciements, pour l'œuvre qui vient de se faire, aux personnes charitables à qui l'on doit l'hôpital.

Et M. l'abbé Forbes répète en iroquois.....

C'est toujours avec bonheur que Monseigneur revient voir et bénir ses chers Indiens, mais aujourd'hui, plus que jamais c'est fête.

Sous la protection de saint Michel et à la garde du Cœur Sacré de Jésus, c'est un complément d'œuvre qui se parfait. L'hôpital, comme jadis l'église, puis le presbytère, c'est le fruit des prières des saints missionnaires Jésuites et autres : en première ligne, René Goupil, le proto-martyr canadien.

Et M. l'abbé Forbes reprend.....

Les rives de notre Saint-Laurent, poursuit Monseigneur, étaient encore en forêts et Montréal était encore une bourgade..... que déjà le Père Charlevoix écrivait ses relations dans la maison qui est encore celle du missionnaire — l'une des plus précieuses de nos reliques historiques — que déjà Catherine Tekakwitha pratiquait ici les vertus chrétiennes avec tant de perfection.

Et M. l'abbé Forbes traduit.....

Terre de sainteté et de souvenirs que la vôtre, ô mes chers frères, reprend Monseigneur !

Et son traducteur, dont la figure a brillé, répète cette exclamation en une phrase plus longue, dont les roulements mélodieux semblent l'affecter lui-même !

Enfin, Mgr l'archevêque félicite les Indiens d'avoir si bien compris l'avantage de posséder désormais leur hôpital à eux, leur *Hôtel-Dieu*, comme on disait jadis, parce que Dieu en effet se cachera pour le bien des Indiens dans les âmes charitables des véritables mères, des dévouées gardes-malades et des amies précieuses que seront pour eux les dames directrices de l'hôpital du Sacré-Cœur.

Et comment, termine heureusement Monseigneur, la convalescence ne sera-t-elle pas très douce, en face de ce splendide panorama, de cette eau claire et limpide, de ce ciel si bleu et si pur ?

Ce langage imagé paraît convenir au fidèle traducteur. Son jeu de physionomie est tout à la joie et son iroquois lui roule sur les lèvres avec une cadence des plus harmonieuses.

Un dernier mot : Mgr l'archevêque donne quelques conseils pratiques, M. l'abbé Forbes les traduit ; et la bénédiction épiscopale descend sur tous.

* * *

Des dames sont là pour nous vendre des *photos* de l'hôpital du Sacré-Cœur. On revient à l'église, fanfare et cantiques aux échos.

Monseigneur doit donner le salut. M. Mainville, l'ancien missionnaire de Saint-Régis, expose le Saint-Sacrement dans l'église. De longs motets en iroquois sont chantés par les hommes et les femmes. On entend des voix superbes. Après une fugue, quelques-unes paraissent un moment sortir du ton ? Erreur, c'est pour y revenir avec un ensemble un peu criard mais qui est loin de manquer d'effet.

Monseigneur entre au chœur, Sa Grandeur est assistée par M. Lecoq, supérieur de Saint-Sulpice, et par M. le curé Forbes, son interprète de tout à l'heure.

Après la bénédiction, Monseigneur prend le carton pour les invocations « Dieu soit béni », à la joyeuse surprise des Indiens, il prie Dieu en..... iroquois !

* * *

li
h
or
sq
l'a
ret
l
l
sig
une
C
qu
F
les
soie
30
et cc
des v
suivi
To

Une autre cérémonie — très drôle celle-là — devait avoir lieu tout de suite après. L'une des gardes-malades du nouvel hôpital, Mlle Dalpey, devait être *baptisée* à la mode indienne : on la faisait entrer dans la tribu.

La jeune *nurse* dut danser en compagnie de trois vieilles squaws, sous la direction d'un chef terriblement accoutré à l'antique, avec des colliers et des plumes !

Et, suivant l'habitude, on donna un nom à Mlle Dalpey.

M. l'abbé Forbes nous a expliqué que ce nom est fort heureusement choisi.

Dans la tribu, la jeune garde-malade s'appellera Tekakwitha.

D'abord, c'est le nom de la *sainte* iroquoise ; et puis, ce nom signifie : celle qui éloigne le danger. N'est-ce pas joli pour une garde-malade ?

C'est ainsi que — disait M. Forbes — la belle langue iroquoise peut prêter de sa poésie..... aux autres.

* * *

Restons sur ce mot ; et souhaitons, pour le bien de nos frères les Indiens, que les bons anges de l'hôpital du Sacré-Cœur soient toujours pour eux des Tekakwitha !

30 septembre 1905.

L'abbé ELIE J. AUCLAIR.

RETRAITE SACERDOTALE MENSUELLE

Mercredi, le 11 octobre au grand-séminaire

LES exercices communs de la retraite mensuelle pour le clergé du diocèse de Montréal se font chaque deuxième mercredi du mois, au grand-séminaire. Ils auront lieu cette semaine le 11 et commenceront à 2 heures précises. Ils comprennent la récitation des vèpres et complies, la préparation à la mort et une instruction suivie de la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

Tous les prêtres sont invités à suivre ces exercices.

SA GRANDEUR MGR BLANCHE



OUS annonçons, la semaine dernière, le choix fait par le Saint-Siège du T. R. P. Blanche comme vicaire apostolique du golfe Saint-Laurent.

La création de ce nouveau diocèse, à titre de vicariat apostolique, dans la province de Québec, est un événement à plus d'un point de vue. Ce Labrador canadien dont le développement industriel et commercial est si rapide, accuse donc en même temps un important progrès religieux. Et depuis les temps voisins de notre séparation d'avec la France, c'est la première fois que nous reverrons parmi nos évêques un " Français de France ".

C'est peut-être aussi la première fois qu'un membre de la congrégation des Eudistes est appelé à la dignité épiscopale.

Monseigneur Blanche, ancien supérieur du collège de Versailles et aussi du collège de Church Point, Nouvelle-Ecosse, est doué de remarquables talents administratifs, comme peuvent bien le laisser supposer les charges diverses qu'il a occupées dans sa Congrégation.

Dans ces dernières années, lorsque les lois persécutrices forcèrent les Eudistes, comme la plupart des autres ordres religieux, à s'exiler de France, le R. P. Blanche réussit à trouver pour ses frères des asiles aux États-Unis et au Canada, soit dans les maisons d'enseignement, soit dans le ministère des paroisses et missions. Pour ne parler que du Canada, les RR. PP. Eudistes sont maintenant établis dans les diocèses de Chicoutimi, de Valleyfield, de Rimouski, d'Halifax et de Chatham.

Mais surtout ils sont chargés de la desserte de toute la côte nord du golfe Saint-Laurent, et de tout le territoire compris sous le nom de préfecture apostolique du golfe Saint-Laurent.

Le T. R. P. Blanche, qui était provincial de sa Congrégation en Amérique et préfet apostolique du golfe Saint-Laurent, résidait à Chicoutimi depuis une couple d'années. C'est là que la dignité épiscopale est allée le chercher.

La préfecture apostolique devient le vicariat apostolique, et le préfet apostolique est maintenant le vicaire apostolique du golfe Saint-Laurent.

On s'attend que les bulles du nouvel évêque arriveront de Rome dans les premiers jours du mois d'octobre.

La consécration épiscopale de Mgr Blanche aura lieu à la cathédrale de Chicoutimi, le samedi 28 octobre, fête des saints apôtres Simon et Jude. Le prélat consécrateur sera S. G. Mgr Bégin, archevêque de Québec.

Mgr le vicaire apostolique fera des Sept-Isles, croyons-nous, le siège de sa résidence, et s'y rendra au cours du mois de novembre.

Semaine religieuse de Québec.

LE VOLKSVEREIN ALLEMAND

QN parle, un peu partout, de l'organisation et de la fédération des forces catholiques. C'est une conséquence du mouvement social chrétien, tant recommandé par Léon XIII et par Pie X. L'idée a fait récemment quelques progrès dans notre pays. Plusieurs journaux profanes, sans compter les revues religieuses, la discutent, et recherchent les meilleurs moyens de la propager et de la faire passer ensuite du domaine de la théorie dans la vie pratique.

Nul doute que la sage et prudente réalisation de ce projet ne soit désirable et ne porte d'heureux fruits.

L'*Osservatore Romano* publie, à ce propos, un article enthousiaste sur le Volksverein allemand.

En voici les principaux passages.

« Déjà, avant la publication de l'encyclique pontificale *Rerum novarum*, les catholiques allemands, sous la direction de Mgr von Ketteler, évêque de Mayence, avaient préparé le grand mouvement social chrétien, par des études, des organisations et des œuvres de grande importance.

« Voici quelle est, à l'heure actuelle, la situation des œuvres populaires catholiques en Allemagne.

« En premier lieu, nous devons citer les 1,700 congrégations de la Sainte-Vierge, pour adultes et pour jeunes

gens, avec 300,000 membres ; elles sont destinées à former la conscience religieuse et morale de leurs membres et à développer les œuvres de charité.

“ Viennent ensuite les sociétés ouvrières catholiques, ayant pour but l'éducation religieuse, l'éducation intellectuelle et l'instruction sociale, en même temps que l'organisation des sociétés de secours mutuel, de caisses populaires, de caisses de crédit, etc. ; elles sont actuellement au nombre de 1,320, avec 230,000 membres.

“ Elles possèdent trois journaux spéciaux avec 90,000 abonnés ; de nombreux cercles d'études organisent de fréquentes conférences sociales et tiennent leurs séances tous les quinze jours. Des associations ouvrières sont sortis les propagandistes et les chefs des syndicats chrétiens.

“ Les *Gessellenvereine* sont au nombre de 1,150 et comptent 115,000 membres actifs, appartenant à la classe des artisans. Ils possèdent, à eux seuls, 282 hospices où les associés en voyage se rendent et habitent comme s'ils étaient chez eux ”.

L'*Osservatore* passe ensuite en revue les autres œuvres sociales créées par les catholiques allemands et conclut comme suit :

“ Quelle force puissante que celle de cet ensemble merveilleux et harmonique d'associations et d'œuvres ! Quelle influence doivent-elles exercer sur la vie de la famille, de l'atelier, des champs, de la commune, de l'Etat ; quelle action efficace sur l'élévation et la vigueur de l'esprit religieux et moral et sur l'amélioration des mœurs !

“ Chaque organisation, chaque œuvre a un prêtre pieux, instruit, compétent, qui, avec un zèle admirable et une charité paternelle, dirige, discipline, maintient et accroît la force morale de l'association.

“ Le prêtre est le premier maître du peuple catholique allemand. Et l'épiscopat allemand a, il y a neuf ans, créé à Fribourg, en Brisgau, précisément pour procurer à tous les diocèses des prêtres savants et vaillants, un institut ayant spécialement pour but la culture supérieure du clergé ; cet institut porte le beau nom de *Collegium Sapientiorum*. ”